

Marc BLOCH: les rois thaumaturges

Marc Bloch naît en 1886 dans une famille universitaire juive et dreyfusarde. Il obtient son agrégation d'Histoire à l'École normale supérieure en 1908. Il publie en 1924 ce qui est son premier vrai livre, *Les rois thaumaturges, étude sur le caractère sacré attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, où il étudie l'histoire d'un miracle, ou plutôt l'histoire de la croyance en un miracle, celui de la guérison d'une maladie précise, les "écrouelles" par les rois français et anglais pendant sept siècles. Avec ce livre Marc Bloch fonde l'éthnographie historique. En fait il montre ici qu'il faut savoir faire appel à des méthodes d'investigation élargies à l'ethnographie, la psychologie, la sociologie, l'histoire comparative (ici, les différences entre la France et l'Angleterre), et les statistiques. Il utilise ces sciences dans la perspective d'une histoire "totale", "globale" qui sera aux fondements de la création avec Lucien Febvre des *Annales d'Histoire économique et sociale* en 1929. Avec le "miracle royal" étudié dans *Les rois thaumaturges*, l'historien a la chance de pouvoir connaître le début et la fin d'un phénomène dans sa "longue durée", c'est pourquoi nous suivront le plan de Marc Bloch, à la fois chronologique dans son ensemble et dialectique par les problèmes qu'il soulève.

*

Dans le Livre 1 des *Rois thaumaturges*, *Les origines*, Marc Bloch décrit l'affection qu'étaient censés guérir les rois de France et d'Angleterre. Il s'agit des écrouelles ou adénite tuberculeuse, infection des ganglions du cou par la tuberculose. Les deux thèmes essentiels de l'ouvrage se profilent déjà; le lien entre le pouvoir thaumaturgique des rois et le sacré (surtout l'onction) et les ressorts politiques du recours au sacré. La question de la chronologie se pose dès l'abord. Ainsi l'auteur va s'interroger respectivement sur les débuts du rite français puis anglais. Grâce à un travail sur les sources, l'historien parvient à montrer que Robert le Pieux avait déjà une réputation de thaumaturge. Il précise que la spécialisation des écrouelles intervient dès Philippe I (mort en 1189). Il est à noter que pour Jacques Le Goff, il n'existe aucune preuve que les rois de France aient touché régulièrement les scrofuleux avant S. Louis. Ensuite Marc Bloch fixe au règne d'Henri II (1154-1189), peut-être à celui d'Henri I (1100-1135), l'apparition du rite de guérison. Il est intéressant de constater que dès l'origine, les rois anglais semblent s'être spécialisés dans la guérison des écrouelles. J. Le Goff, pense qu'il faut fixer l'apparition du rite en Angleterre en 1276.

Dans le second chapitre, M. Bloch s'interroge sur l'origine du pouvoir guérisseur des rois. Déjà il aborde un problème qui sera central, celui du sacré. Les rois sont considérés comme issus d'une race héréditairement sacrée, notion d'origine germanique et romano-orientale. A partir du IX^e siècle et avec le christianisme, un effort est fait pour rapprocher la dignité royale et la prêtrise. Ainsi, Pierre de Blois faisait découler de "l'onction la sainteté des rois". Or le sacré a toujours eu des vertus thaumaturgiques. Comment les rois n'eussent-ils pas bénéficiés d'une telle réputation ? Mis à part ces croyances largement répandues, M. Bloch envisage aussi les aspects politiques de la royauté thaumaturgique. On constate en effet qu'en France comme en Angleterre l'apparition du rite de guérison correspond à un besoin de légitimité des monarchies française et anglaise. Les Capétiens avaient accédé au trône de France aux dépens des Carolingiens en 987 par une élection et ce qu'une élection avait fait, une autre pouvait le défaire. Henri I Beauclerc en Angleterre pour sa part ne pouvait ignorer ce qui se passait outre-Manche depuis 69 ans. En effet, s'il n'y avait pas eu d'interférence dans l'apparition des deux phénomènes, comment expliquer que le souverain anglais se soit spécialisé dès l'origine dans la guérison des écrouelles ? Il ne faut pour autant pas douter que les souverains n'aient eu foi dans leur don.

Dans un second livre, Marc Bloch étudie l'évolution des royautés thaumaturgiques jusqu'à la disparition de la foi en cette croyance. Il cherche d'abord à différencier le rite français du rite anglais. On peut distinguer deux influences : l'une d'origine ésotérique ou magique, l'autre chrétienne. En France, le roi se mettait en prières avant la cérémonie, puis, debout, il rencontrait chaque malade, touchait les parties infectées en disant quelques paroles "appropriées à la circonstance et sanctionnées par la coutume parfaitement saintes d'ailleurs et catholiques" (G. de Beaulieu à propos de S. Louis) en faisant le signe de croix. C'est au XVI^e siècle qu'apparaît la formule: "le roi te touche, Dieu te guérit". La fréquence du toucher évolua d'une fréquence quotidienne sous Louis VI à un jour par semaine avec Louis XI. De plus, on prit l'habitude dès le XV^e siècle de trier les malades -il ne fallait pas nuire à la réputation du souverain- pour ne garder que ceux qui étaient véritablement atteints des écrouelles. Enfin le roi faisait distribuer une aumône (de 20 sous à 12 livres sous Philippe le Bel) aux malades venus de loin. Des sources officielles ont permis à l'historien de découvrir la

nationalité des malades; ils venaient de toutes les provinces du Royaume, de Bordeaux même (alors pourtant capitale continentale des Plantagenêt), de Navarre, d'Italie ou d'Espagne. Toutes les classes sociales sont représentées, des nobles aux indigents ou encore des clercs. En Angleterre, les malades étaient conduits au roi assis mais la différence majeure résidait dans un service liturgique spécial qui précédait le rite du toucher. Cette différence s'explique par la réforme grégorienne et nous aurons l'occasion d'y revenir. L'aumône, de 1 denier sous le règne des trois Edouard, était distribuée à tous. Les comptes de l'Hôtel anglais contiennent à certaines époques la mention précise de cette aumône, ainsi M. Bloch a pu découvrir qu'en moyenne les rois anglais touchaient un millier de malades par an. Les irrégularités dans le nombre de malades touchés correspondent à des périodes où le roi a d'autres occupations (guerres, voyages). Dans la seconde moitié du XV^{ème} siècle, la monarchie anglaise est en proie à une crise, révolution dynastique et guerre civile. Chaque camp revendique le miracle royal. Pour renforcer sa légitimité, Henri VIII augmente l'aumône, elle passe à 1 Angel (une pièce d'or). L'aumône devient une véritable prime, un appât tendu à ceux qui auraient hésité à se faire toucher.

Marc Bloch dans ce livre fait les premières études quantitatives d'une pratique rituelle avec le nombre de malades et leur origine géographique, la fréquence du toucher, dont nous donnerons les résultats au cours de cette étude. Mais la popularité du toucher, qu'il faut bien tenter de retrouver c'est aussi son retentissement dans les opinions des groupes concernés, le corps médical (guérison) et le corps ecclésiastique (miracle). Dans la littérature médicale du Moyen-âge, le miracle royal était devenu un lieu commun en France. "Allez vers le roi", disait les médecins à leurs malades scrofuleux. L'opinion ecclésiastique était moins réceptive au miracle royal. Le mouvement grégorien avait voulu dépouiller les princes de leur empreinte surnaturelle. Grégoire VII (pape 1073-1085) déniait ainsi aux souverains temporels le don du miracle. En fait, le miracle royal français et anglais ne suscita pas réellement de querelle pendant deux siècles car les commentateurs s'occupaient plutôt de l'Empire, mais quand Philippe le Bel remplace les Hohenstaufen comme défenseur du pouvoir temporel, la situation change. Les polémistes français cherchent à montrer que S. Louis a exercé son pouvoir thaumaturgique dans la plus parfaite orthodoxie. Charles V (roi 1364-1380) est en fait le premier roi chrétien qui se soit expressément affirmé comme thaumaturge avec le *Songe du vergier*, qui revendique contre le prêtre le caractère divin du pouvoir royal. Désormais les cures miraculeuses des souverains français sont admises par tous, elles sont même utilisées par les ambassadeurs de Charles VII (roi 1422-1461) et de Louis XI (roi 1461-1483) à la cour pontificale pour démontrer la sainteté particulière de la cour de France. A cette époque apparaît une tradition iconographique qui représente le miracle royal (1488: le Mont-saint-Michel).

C'est aussi à cette époque que naît le second miracle royal anglais, les anneaux médicinaux, étudiés par Marc Bloch dans le chapitre III. Chaque Vendredi saint les rois chrétiens adoraient la croix. A partir d'Edouard II (roi 1307-1327), une fois ses prosternations accomplies, le roi d'Angleterre déposait une quantité d'or et d'argent (sous forme de belles pièces de monnaie) au pied de l'autel puis il les rachetait en mettant à leur place une somme équivalente en espèce monnayée quelconque. Il faisait faire du métal précieux récupéré des anneaux. A partir du XV^è ces anneaux acquièrent la réputation d'être des talismans qui soulagent les douleurs, les spasmes musculaires et l'épilepsie d'où leur nom anglais de *cramp-rings*. On fit rapidement remonter ce rite à deux protecteurs de la monarchie anglaise, Joseph d'Arimathie et Edouard le Confesseur (roi 1042-1066). Dans la cérémonie telle que nous venons de la voir, la vertu bienfaisante des anneaux vient de la consécration à l'autel et de l'influence miraculeuse émanée de la croix. Le roi ne joue qu'un rôle secondaire au cours d'une fête -Pâques- particulièrement propre au soulagement des douleurs (mort du Christ sur la croix). Cette recette magique sans originalité, connue dans toute la chrétienté va prendre en Angleterre un caractère royal. Marc Bloch se demande donc comment s'est faite la conquête de cette recette magique par la royauté miraculeuse. Il pense qu'Edouard II est à l'origine du changement du rite des *cramp-rings*. Nettement impopulaire, il avait voulu être oint comme les capétiens en 1318 mais ce fut un échec. La cérémonie des anneaux serait en fait une tentative plus réussie de gagner une légitimité en faisant appel à un aspect populaire de la royauté jusque là occasionnel. L'absorption du rite par la royauté miraculeuse ne se fait pas sans changements. On fait faire les anneaux à l'avance, ce qui revient à reconnaître que la donation n'est que simulée. Sous Marie Tudor (reine 1553-1558) le point culminant du rite devient le frottement des anneaux dans les mains sanctifiées du monarque.

*

En second lieu, pour M. Bloch on ne peut comprendre la royauté thaumaturgique qu'en étudiant l'atmosphère de vénération religieuse qui entourait les souverains et l'ambiance de merveilleux dans lesquels baignaient les peuples des 4 ou 5 derniers siècles du Moyen-âge. En fait, Marc Bloch fait l'histoire de la réception au miracle royal dans une perspective socio-économique. Si un phénomène élaboré par une élite put toucher les masses, c'est grâce à des arrière-plans magiques et folkloriques. Tout d'abord il faut noter que les rois n'apparaissaient pas aux yeux de leurs sujets comme de purs laïcs. Certains monarques chrétiens avaient réussi à accaparer un caractère presque sacerdotal (presque car aucun souverain n'eut la prétention de célébrer la messe). L'origine de cette confusion est à rechercher dans l'onction royale. En effet le rôle de l'onction est de faire passer une personne ou un objet de la catégorie du profane à celle du sacré. C'était en fait la reconnaissance chrétienne du caractère sacré accordé primitivement aux rois par leurs peuples sans grand succès immédiat. L'assimilation se fit tout de même: les grégoriens ont ainsi tentés d'empêcher le rapprochement entre onction royale et onction des prêtres. Les princes temporels aspiraient à gouverner l'Eglise, ils tentèrent d'égaliser ses chefs: ils recevaient l'onction sur la tête comme les évêques, et leurs vêtements le jour du sacre tendaient à accentuer la confusion ainsi que l'autorisation qui fut faite aux seuls clercs et rois de communier sous les deux espèces (en France jusqu'à Henry IV). L'onction soulevait en fait de nombreux problèmes, pour les monarchistes, elle semblait montrer que les rois étaient marqués d'une empreinte divine, pour les défenseurs du spirituel, que les rois recevaient leur autorité des mains des prêtres. Autrement dit, les rois dès leur avènement étaient-ils aptes à guérir ou ne le pouvaient-ils qu'une fois oints ? L'auteur du *Songe du vergier* est catégorique, il refuse que l'onction confère le caractère thaumaturgique, et les refus et les mises en garde de l'Eglise restent lettres mortes.

Marc Bloch détaille ensuite l'arsenal de légendes qui servent les royautés en les mettant directement en rapport avec les puissances divines. Il s'agit en France de la Sainte-Ampoule, apportée par l'Esprit saint sous forme d'une colombe le jour du baptême de Clovis et qui contient le Saint-Chrême, l'huile qui sert à l'onction des rois (IX siècle). Il s'agit encore des fleurs de lis (XIV siècle) ou de l'Oriflamme. L'invention de ces objets symboliques, remarque Marc Bloch, née d'une préoccupation intéressée, n'en ont pas moins un immense succès populaire. Le cycle légendaire de la royauté anglaise est nettement plus pauvre : une huile sainte donnée par la Vierge dont l'authenticité laisse perplexe dès cette époque et une pierre de la Destinée censée avoir appartenu au Patriarche Jacob. Il existe aussi dans l'Europe entière des superstitions concernant les rois et dont la provenance est souvent obscure. Ainsi, on pense communément que les rois sont marqués sur leur corps d'un signe mystérieux révélateur de leur dignité. Cette croyance se trouve souvent dans les textes d'ordre littéraire. Fin XVème en France, il semble admis pour tous que le signe de légitimité du souverain est une fleur de lis sur l'épaule. Marc Bloch pense que cette croyance peut venir d'Isaïe (IX, 5) "l'Empire a été sur son épaule". On croit aussi que les lions ne s'attaquent jamais à un roi.

Dans un quatrième chapitre, Marc Bloch est amené à s'interroger sur quelques confusions de croyances; saint Marcoul, les rois de France et les septièmes fils. En effet, il existait depuis le début du Xème siècle à Corbény dans l'Aisne le culte populaire d'un saint venu du Cotentin, Marculf ou Marcoul. A la suite d'un jeu de mot, mar = mal, mauvais et cou[ll]; mal du cou, les reliques du saint avait été spécialisées dans la guérison des écrouelles. Louis X se rendit peut-être à Corbény peu après son sacre (1315) à Reims. La coutume paraît avérée dès Jean le Bon (roi 1350-1364). Tous les rois à sa suite se rendront à Corbény jusqu'à Louis XIV (sauf Henry IV empêché par la Ligue). Une procession venue de Corbény allait à la rencontre du roi: le Prieur donnait au roi le crâne du saint qui le rapportait (ou le faisait rapporter par son aumônier) à l'Eglise puis il se mettait en oraison devant la châsse. Ensuite seulement il touchait les scrofuleux. Louis XIV modifia la coutume. On fit venir la châsse de saint Marcoul à l'abbaye Saint-Remi. Louis XV puis Louis XVI l'imitèrent: les prières devant les reliques étaient devenu un préalable obligé au miracle royal. Le premier roi qui fit le voyage pensait sans doute que ses cures seraient plus efficaces avec l'aide du saint: il ne saisit sans doute pas la gravité de son geste pour l'avenir du miracle royal. En effet, on avait considéré le pouvoir thaumaturgique des rois de France comme une conséquence de leur caractère sacré, exprimé et sanctionné par l'onction, aux temps de Charles VIII et de Louis XI, on pensait qu'ils le devaient à l'intercession de saint Marcoul. Mais en vérité, dans la théorie du miracle royal, saint Marcoul était un intrus dont le succès ne fut jamais parfait. D'autres croyances encore tournent autour de la guérison des écrouelles. L'importance du chiffre 7 dans les folklores comme dans les superstitions érudites est bien connue. On croyait ainsi en France que le septième d'une série de fils sans fille intermédiaire avait des pouvoirs de magiciens et notamment de guérisseur. Par assimilation avec le miracle royal, on accorda au septièmes fils le don particulier de guérir les scrofuleux. Il devint même d'usage que

ces personnes fassent le pèlerinage à Corbény avant d'exercer leur don. D'ailleurs, il reçurent plus tard le nom commun de Marcoul. Ils étaient bien tolérés des ecclésiastiques comme du pouvoir royal.

Finalement, toute cette atmosphère de merveilleux qui entourait les sociétés chrétiennes laisse penser que "ce qui créa la foi au miracle, ce fut l'idée, écrit Marc Bloch qu'il devait y avoir un miracle".

*

En troisième lieu, Marc Bloch étudie dans un Vème chapitre le miracle royal au temps des luttes religieuses et de l'absolutisme. De 1500 jusque très avant dans le XVIème siècle, le miracle royal connaît son plein épanouissement. En France la générosité royale ne fait plus de différences entre les malades et les traits essentiels du rite de guérison n'ont guère changé depuis le Moyen-âge. En Angleterre, le roi prononce un *Confiteor*, puis il reçoit l'absolution de son Chapelain. Deux passages de l'Evangile sont lus, il s'agit d'un extrait de saint Marc relatif à la guérison de malades par les Apôtres, et de saint Jean (les premiers mots). Le souverain reste immobile et assis, un ecclésiastique lui amène tour à tour chaque malades deux fois. La première, le roi le touche, la seconde il fait le signe de croix en tenant dans sa main une pièce d'or préalablement percée d'un trou qu'il suspend au cou du malade. Le cadeau royal se trouve placé au centre du rite, il est de plus en plus considéré comme un talisman. Cette confusion put se faire parce qu'un autre cérémonial monarchique donnait l'exemple de talismans consacrés par les rois: les anneaux médicaux. Si le succès du toucher se mesure comme l'a montré Marc Bloch au nombre de personnes venues se faire toucher, celui des *cramp-rings* se mesure à l'empressement que mettait le public à rechercher les cercles d'or ou d'argent, en Angleterre bien-sûr, mais aussi en Ecosse, en France, sous Henri VIII à la cour de Charles Quint et à Rome même. En fait, les anneaux étaient devenus des objets de commerce, on les vendait un peu partout, pas toujours très cher. Ainsi, dans l'Europe de la Renaissance, la foi au miracle royal sous tous ses aspects étaient bien vivante, il existe une tendance générale des consciences à y croire, pourtant dans la seconde moitié du XVIème, elle va subir le contrecoup du grand ébranlement qui secouait alors tant d'institutions civiles et religieuses.

Les premières réserves quant au miracle royal apparaissent au début du XVIème siècle (par exemple Michel Servet en 1535) mais elles sont en générales suivies de rétractations rapides. Cette censure ne s'imposait pas à l'étranger. Un groupe d'italiens, l'école padouane ou "naturalistes" refuse d'accepter la théorie traditionnelle: le caractère sacré des rois n'apparaît plus comme une raison suffisante de leur pouvoir guérisseur. Les réformateurs religieux, eux, ne niaient pas le surnaturel et ne songeaient pas, tant qu'ils n'étaient pas persécutés à s'attaquer à la royauté. Ainsi pour Calvin dans *l'institution de la religion chrétienne*, "la thèse de la monarchie de droit divin" se trouve solidement fondée sur les "propres paroles de l'Ecriture Sainte". A cette époque pourtant les livres de médecine commencent à observer un silence gêné à propos du miracle royal. De même, quand Henri III se brouille avec la Ligue, le bruit court qu'il n'est pas capable de guérir. Mais après l'abjuration puis le sacre à Chartres, Henry IV touche les malades (de 600 à 960) dans Paris reconquise le 10 avril 1594. Désireux de reconstruire la monarchie, il se sert du miracle royal et touche tous les ans aux 4 grandes fêtes, parfois plus souvent, tout en soutenant une intense propagande par le livre et par l'image, pour toucher tous les publics, en faveur du rite thaumaturgique. En Angleterre, les deux rites continuèrent d'être pratiqués après le schisme (réalisé sous Edouard VI roi de 1547 à 1553) pourtant, à la longue, la réforme allait porter des coups très rudes aux cures royales. En effet, le protestantisme regardait avec horreur les miracles que l'opinion commune attribuaient aux saints, or ceux des rois étaient forts semblables. Ainsi, la consécration des anneaux ne traversa pas le règne d'Elisabeth I (1558). Pendant quelques temps le public continua néanmoins à thésauriser les *cramp-rings*. Mais Elisabeth ne cessa jamais de toucher les écrouelles; elle élimina de la liturgie un passage où il était question de la Vierge et put exercer son pouvoir avec un plein succès. Cependant, deux groupes lui déniaient ce pouvoir, les catholiques parce qu'elle était hérétique, les puritains parce que c'était une pratique jugée superstitieuse. Malgré les réticences de Jacques I (parvenu au trône en 1603) le rite survécut encore.

Au temps de l'absolutisme, la situation se transforme: l'absolutisme de Louis XIV et des Stuarts est une sorte de religion. Le caractère sacré des rois reste une vérité, de même que, mais d'une voix moins unanime, leur caractère quasi-sacerdotal. Le concile de Trente (1545-1563) qui a accentué la différence entre les clercs et les laïcs, aggrave la situation, mal définie du roi. Paradoxalement, le XVIIème siècle a accentué la nature quasi-divine de l'institution et même de la personne royale. Ainsi, dans la monarchie française de cette époque, le toucher fait partie intégrante

des pompes solennelles (en 1611, le roi touche 2210 malades, il en touche 2400 le jour de la Trinité 1701): l'histoire du miracle royal dans la France du XVIIIème est une histoire paisible, malgré quelques incrédules dont les protestants. En Angleterre, le cérémonial est inchangé depuis Jacques I et il connaît toujours une grande influence. Des mesures restrictives ont cependant été prises; interdiction de se présenter deux fois, obligation de se munir d'un certificat délivré par le pasteur... Au contraire de la France (les septièmes fils), la guerre est déclarée aux concurrents de la prérogative royale. La croyance au miracle persista après l'exécution de Charles I (1649), mais Marc Bloch ne pense pas que Cromwell ait eu la prétention d'accomplir le miracle royal. En fait, c'est aux reliques de Charles I que l'on prêtaient un pouvoir thaumaturgique, tandis que son fils Charles II en exil accomplissait le miracle héréditaire. Quand il est rappelé au pouvoir en 1660, il s'empresse de toucher à Whitehall, où il accomplit le rite sur 23 000 personnes de mai 1660 à septembre 1664.

Dans le chapitre VI, Marc Bloch étudie le déclin et la mort du toucher. Il voit deux raisons dans les disparitions du rite en Angleterre puis en France, d'une part les révolutions politiques, de l'autre le fait que l'on y croyait moins: la croyance reposait sur toute une conception de l'univers qui perdait peu à peu du terrain depuis la Renaissance. Il faut y voir l'effort d'une certaine élite pour éliminer du monde le surnaturel et l'arbitraire en même temps que pour concevoir des institutions politiques sous un aspect uniquement rationnel. Les philosophes des Lumières habituent l'opinion à ne plus considérer les souverains que comme des représentants héréditaires de l'Etat. "On demande volontiers des miracles à un chef de droit divin, dont le pouvoir même a des racines dans une sorte de mystère, on n'en demande pas à un fonctionnaire quel que soit son rang dans la hiérarchie" écrit Marc Bloch. Le problème est qu'à ce moment, il existe deux dynasties miraculeuses, l'une catholique, l'autre protestante, ce qui amena les catholiques intransigeant à nier le miracle anglais dès 1593. C'était admettre la possibilité d'une "large erreur collective". En Angleterre, Jacques II (catholique, roi 1685-1688) touche fréquemment les malades en grand nombre. Il reprit l'ancienne liturgie et l'ancien rituel (invocation à la Vierge, aux saints, le signe de croix...). Guillaume d'Orange (calviniste, roi 1689-1702) porté au trône par la Révolution de 1688, voyait dans le rite guérisseur une tradition superstitieuse et refusa de toucher. Les *Tories* obtiennent de la reine Anne qui succède à Guillaume d'Orange en 1702, qu'elle renoue avec la tradition miraculeuse. Elle est la dernière à avoir touché les écrouelles en Angleterre le 27 avril 1714. Les princes de Hanovre appelés à régner ensuite ne tentèrent jamais de reprendre à leur compte le miracle. Par contre, Jacques II en exil puis son fils ne cessèrent pas de toucher les scrofuleux (en France, à Avignon, en Italie). En France, Louis XV le 29 octobre 1722, lendemain du sacre, toucha plus de 2000 malades. Mais le roi devait communier avant de toucher. Or il se vit interdire la communion par son confesseur (à cause de la relation qu'il entretenait avec Mme de Mailly) en 1739, 1740 et 1744: il ne put donc pas toucher les malades. De plus des contestations s'élevaient (Saint-Simon, Voltaire) qui contribuaient à faire tomber le rite dans le discrédit. C'est sous ce règne que la phrase rituelle prononcée par les rois de France se transforma; "le roi te touche, Dieu te guérit" devint "le roi te touche, Dieu te guérisse". Louis XVI toucha 2400 scrofuleux le lendemain de son sacre. Il encouragea de plus la rédaction de certificats de guérison, ce qui avait été dédaigné sous les règnes précédents. On ignore finalement la date du dernier toucher, quoiqu'il en soit, les reliques de Louis XVI ne semblent pas avoir eu la réputation de guérir les écrouelles, comme l'avait eu celles de Charles I d'Angleterre. Charles X encore toucha 120 à 130 malades, après une grande hésitation, le 31 mai 1825. C'est la dernière fois qu'un roi toucha les écrouelles en Europe.

Marc Bloch conclue son étude par une interprétation critique du miracle royal. Il rappelle que les manifestations de l'adénite tuberculeuse, dans ses rémissions temporaires, ses récives et la lenteur de ses symptômes, ajoutées à la difficulté pour l'époque d'établir un diagnostic précis a dû susciter de nombreuses fausses guérisons. Si on y retranche les véritables guérisons, qui après tout ne sont pas impossibles, et l'influence du "choc psychologique" éventuel (c'est l'explication psychanalytique à laquelle Marc Bloch ne croit pas), il ne reste à l'historien qu'à assimiler le miracle royal à une "gigantesque fausse nouvelle". Ceci rejoint les raisons pour lesquelles Marc Bloch avait décidé d'écrire ce livre. Son expérience de la Grande Guerre, mais aussi sa vie d'homme et d'historien à Strasbourg, l'avaient confronté au problème de "l'erreur et du mensonge". A travers ce miracle, Marc Bloch a aussi étudié l'attachement non-écrit du peuple au roi, qui peut être provoqué par ce dernier, en montrant que les représentations du pouvoir sont elles-mêmes un pouvoir. Il a aussi montré que le miracle existe quand on peut y croire et qu'il décline à partir du moment où l'élaboration de nouvelles visions du monde expurgées de l'élément du sacré agit sur les consciences. Mais son travail d'historien ne s'est pas arrêté là. Il a voulu donner au lecteur tous les éléments de sa réflexion à l'aide de notes de bas de page nombreuses et précises (citation du texte original, renvois à des études, des

articles, précisions, localisation des sources...) et d'annexes très fournies retraçant le miracle royal dans les comptes français et anglais, un dossier iconographique qu'il appelle à compléter, des précisions sur le sacre. Les rois thaumaturges est donc un travail très érudit, agréable dans son style comme dans sa consultation, méthodique et encore novateur par les "ponts" qu'il a jetés au nom de l'Histoire entre différentes sciences.